

M. Auguste VAN MOSUENCK,
Professeur à la Faculté de Médecine.

ÉLOGE ACADEMIQUE prononcé en la Salle des Promotions, le 14 juillet 1939, par M. le Professeur F. d'Hollander, doyen de la Faculté de Médecine.

Excellence,
Mes chers Collègues,
Mesdames,
Messieurs,

Dans la cérémonie de ce jour, nous continuons une tradition séculaire, que notre chère Université a conservée jalousement, et qu'elle cultive pieusement, avec raison.

Les auditeurs et l'orateur en sont les seuls acteurs, si l'on peut dire ; car, vraiment, les premiers ne sont que passifs, seul le dernier est le membre réellement actif.

Vous tous qui m'écoutez, vous continuez la longue pléiade des collègues, qui durant des siècles se sont succédés sur ces mêmes bancs ; et moi-même, qui ai l'insigne et périlleux honneur de mettre votre attention à l'épreuve, je fais suite à tous les habiles panégyristes qui ont excellé dans cette même tribune. Dans le plan de nos destinées universitaires, nous avons tous fait partie du premier groupe ; plusieurs d'entre nous se sont trouvés — ou se trouveront un jour — dans la position d'acteur « unique » que la loi des hiérarchies académiques m'impose en ce moment.

Un jour viendra — secret insondable de la Providence — où, suivant les lois de nos destinées mortelles, nous ne serons ni dans l'un ni dans l'autre camp. Nous n'y serons plus que l'objet d'un souvenir, que l'indulgence amplificatrice et l'idéalisme optimiste d'un collègue voudront bien exalter.

Le grand danger des panégyristes — seuls des aigles comme Bossuet ont pu l'éviter — est de verser dans la monotonie énumérative où, suivant un ordre immuable, dans un défilé conventionnel, succéderont qualités et mérites du disparu. Une sorte de glorification rituelle, sèche, sans nuances et sans pertinence. Et l'on comprend de la sorte que des esprits sceptiques traitent la commémoration de vaine et d'inutile.

A certain moment, il était le leader de la Stomatologie belge ; en 1922, Président de la Société belge de Stomatologie, il présidait, en 1925, les assises du grand Congrès international à Bruxelles.

Sa réputation avait franchi les frontières. D'abord Vice-Président, puis, suprême honneur, Président de l'Association internationale de Stomatologie, qui réunit les médecins-stomatologues de France, Italie, Portugal, Hongrie, Hollande, Allemagne, Suisse, Belgique.

Les distinctions honorifiques affluèrent, tout naturellement, à ce modeste, qui ne les recherchait pas :

Commandeur de l'Ordre de la Couronne,

Officier de l'Ordre de Léopold,

Médaille civique de première classe,

Médaille du Centenaire,

Croix rouge de Hongrie,

Membre d'honneur de la Société hongroise de Stomatologie,

Membre correspondant de la Société française de Stomatologie,

Membre de Congrès en France, Allemagne, Italie, Hongrie,

Délégué du Gouvernement belge aux fêtes du Centenaire de l'Université de Budapest.

Les recherches et travaux scientifiques de Van Mosuenek forment un vaste ensemble, dont on ne peut citer que les plus importants.

En 1908, au début de l'ère de l'anesthésie locale, qui allait révolutionner la chirurgie, et tout particulièrement la stomatologie, il met au point et décrit avec précision une technique d'anesthésie de la pulpe dentaire par injection d'une solution de cocaïne-adréraline dans l'espace interligamentaire.

En 1910, il publie une vaste étude sur les médicaments nécessaires et utiles en dentisterie. Le fatras des moyens thérapeutiques, utilisés avec empirisme, était énorme. Avec sa clarté et sa précision habituelles, il fait une mise au point de cette vaste question, et ramène l'arsenal thérapeutique à quelques unités. Depuis trente ans, ces données font autorité ; elles n'ont pas encore été battues en brèche, ni détrônées.

En 1914, il publie une étude sur deux cas de *désinclusion* avec incidents graves, sous contrôle radiographique.

La guerre interrompit ses publications.

En 1920, il apporte une contribution importante à l'étude de la *stomatite ulcéro-membraneuse*, et son traitement par l'oxygène.

Dans les années suivantes, il publie encore un grand nombre de notes et de travaux, notamment sur :

- les *névralgies faciales et les injections d'alcool*,
- les signes buccaux des *leucémies*,
- l'hypertrophie gingivale*,
- la métastase du cancer du sein dans les ganglions sous-maxillaires,
- la restauration des angles brisés d'incisives,
- les faux accidents des dents de sagesse,
- la lithiase pulpaire et les névralgies,
- les périostites d'origine grippale,
- la dent de Goslee.

Membre assidu des Sociétés et des Congrès, sa voix autorisée y est toujours écoutée ; entr'autres, sur l'*inutilité de la succion métallique* pour la rétention des dentiers du haut ; plus tard, il y présente un exposé magistral et personnel sur la *pyorrhée*, montrant l'intervention de la vascularisation des gencives et accusant la nutrition locale comme cause principale.

Président du Congrès belge de Stomatologie en 1925, il y donne une théorie originale, commentée par de nombreuses revues étrangères, sur le *traumatisme articulaire* (chocs sur les dents), *facteur étiologique de la carie*. Étude fort poussée, qui, devant l'insuffisance de l'explication chimico-parasitaire, éclaire d'un jour singulier bien des caries restées inexplicées jusqu'à ce jour.

Une autre face de sa vie professionnelle est sa lutte contre le préjugé, ancré et dédaigneux, que la profession du stomatologue ne nécessite qu'un peu d'habileté manuelle.

Et quoi d'étonnant, qu'un savant de la taille de Van Mosuenck possédant les secrets de son art, en connaissant les vraies nécessités, et qui s'était donné comme règle de vie d'intégrer la dentisterie dans la médecine, soit entré en lice lors de la Réforme de l'Enseignement supérieur.

Malgré ses répugnances à composer avec l'Officiel administratif, il ne put échapper à sa destinée, qui est, hélas ! le lot commun aux savants d'avant-garde.

Le dernier quart de siècle fut pour la stomatologie belge une période de luttes incessantes, contre des forces mal inspirées, qui visaient plus à la vulgarisation de l'art dentaire qu'à son relèvement scientifique.

Lors de la fondation de la chaire à Louvain, cette campagne n'avait pas abdiqué de sa violence.

Van Mosuenck, par son enseignement, montra aux futurs médecins la place véritable de la stomatologie ; il tint tête avec

crânerie, à l'orage, et n'arrêta son action que le jour où le danger fut entièrement conjuré ; ses collègues, ses amis l'ont proclamé : Van Mosuenck sut concentrer les résistances, les guider, les animer.

La loi Nolf — sur la collation des grades académiques — était en préparation en 1924. Les Facultés de Médecine, l'Académie de Médecine, devaient donner leur avis quant à la forme et à la durée à donner aux études des futurs stomatologistes.

Il fallait éclairer ces assemblées, leur faire comprendre ce qu'était la dentisterie moderne, ou mieux la stomatologie (car on ne dissocie pas le traitement des dents de celui de la cavité buccale, ni de l'organisme entier).

L'action du dentiste avait cessé d'être presque exclusivement mécanique ; car des régions, voisines ou éloignées, de la dent malade peuvent être touchées, et alors la mécanique est dépassée par la pathologie générale.

Priver les dentistes des connaissances médicales générales, c'est les abaisser au rôle de « charpentiers des dents » (Talbot).

La stomatologie est une branche de la médecine, et son enseignement ne peut en être dissocié. Et ainsi s'impose la conclusion logique : L'enseignement doit être confié aux Facultés de Médecine de nos quatre Universités ; son programme doit comporter au moins les candidatures en médecine, plus deux années de spécialisation.

La loi Nolf donna satisfaction à ces desiderata. Van Mosuenck vit ainsi en grande partie triompher ses idées ; l'idéal à réaliser étant toutefois la stomatologie confiée uniquement à des docteurs en médecine spécialisés.

Van Mosuenck était l'homme du devoir, qui en acceptait toutes les charges ; son habileté, sa sincérité lui avaient valu l'estime générale, non seulement de ses pairs, mais aussi de ses malades.

Il était honoré d'une vaste clientèle privée, qui venait de tous les coins du pays ; ses anciennes connaissances du temps de sa pratique générale lui restaient fidèles, et venaient lui demander des conseils de santé.

Et ceux qui ont vu — ou senti — Van Mosuenck à l'œuvre, surtout ses amis qui ont bénéficié de son énergie... bienfaitante — du moins quant à ses effets — (et quels sont les humains qui peuvent se flatter de l'intégrité parfaite de la bouche) le comprendront aisément.

Sa parole assurée, malgré un tour un peu sceptique, sa sûreté de main, sa rapidité d'exécution étaient les sources qui canalisèrent le soulagement dans le fauteuil de souffrance.

Celui qui supprime la souffrance imite l'exemple du bon Samaritain : il doit être nécessairement bon.

Le flot innombrable de ceux que Van Mosuenck a soulagés chez lui, à l'hôpital et dans le pays entier, en témoigneront ; ses funérailles imposantes en furent la démonstration vivante.

Ceux qui n'ont connu que dans ses dernières années, ce collègue à l'attitude lasse, à la démarche pesante, à la parole désabusée, sinon amère, ont peine à s'imaginer qu'il ait pu fournir une carrière aussi brillante. Mais nous savons que le caractère de l'homme est fonction en partie des contingences, et de la maladie.

Van Mosuenck était médecin dans l'âme ; il en comprenait le rôle charitable et social, dans sa plus haute acceptation. Il ne prenait guère de loisirs, à part quelques voyages en France, pays qu'il chérissait et où il est allé mourir.

Ne le voit-on pas passer ses soirées dans son cabinet de travail, à se documenter, à ciseler son cours, à étudier... la neurologie et la psychiatrie ?

En Angleterre, où il se réfugia durant la guerre, sa forte formation médicale le fit remarquer par ses collègues anglais. Durant quatre années, il remplira les fonctions de médecin-résident à l'hôpital de Manchester ; il y dessert tour à tour le service des tuberculeux, des accouchements, l'asile-dépôt des malades mentaux.

Ici, il acquit de solides connaissances en psychiatrie ; il aimait à nous en parler, à en discuter les points de vue administratif, juridique et scientifique. Il en affirmait l'enseignement comme une nécessité médicale et sociale de capitale importance.

Esprit d'une puissante activité et d'une remarquable facilité d'adaptation, ses qualités morales équilibraient harmonieusement la solidité de son intelligence.

Van Mosuenck était un caractère d'une pièce ; une volonté tenace, qui tenait bien ce qu'elle tenait ; il avait en horreur faveurs et compromissions ; « self-made man », qui ne devait rien à personne ; qui s'était créé sa situation à coups de savoir, de volonté et de travail ; ennemi du moindre effort, du travail facile à gain large, il devait nécessairement entrer en conflit avec les temps de relâchement de l'après-guerre.

Les luttes professionnelles qu'il eut à soutenir pour la réalisation de son idéal le meurtrirent profondément par l'âpreté, le mépris, voire l'hostilité qu'il vit surgir autour de lui.

Mais jamais notre collègue ne se laissa abattre ; une nouvelle attaque de rhumatisme de six mois, en 1925, en 1932, une péritonite extrêmement grave... rien ne mordit sur cette

rude écorce ; la crise passée, Van Mosuenck reprend à nouveau ses travaux.

La mort de sa chère femme, compagne fidèle de sa carrière, mère admirable, son aide dans ses travaux, son conseil plein de bon sens, vint troubler sa vie familiale jusque dans ses racines.

Mais, âme essentiellement chrétienne, entièrement soumis aux vues de la Providence, il sut bientôt se redresser. — Le travail opiniâtre était décidément la loi de sa vie.

Van Mosuenck portait en lui un élan de vie contenu, affiné par la conscience, canalisé par le travail, dont les soubresauts au contact des réalités inévitables de la vie étaient dominés par sa puissante volonté, qui en limitait les écarts à de simples irritations verbales que connaissaient bien ses intimes.

Car Van Mosuenck était bon, et il était modeste ; modeste jusqu'à reporter sur ses anciens maîtres la perfection de sa technique ; modeste à l'excès jusqu'à se calomnier lui-même ; nous ne croyons pas qu'il fut un triste, ni un dur ; la dureté ne soulage pas, et la tristesse ne produit pas.

C'était un idéaliste — parfois désabusé — auquel la main tendue de ses amis et l'expression de leur sympathie était une consolation suffisante ;

c'était un sage qui savait se contenter de son rôle — éminent en vérité ;

c'était un juste, dont l'intégrité réglait les actes ;

c'était un chrétien, sans vaine ostentation, mais de profonde conviction et de charité agissante.

Sa force fut essentiellement la haute compréhension qu'il avait du médecin. « Soyez médecin, s'écriait-il, si vous voulez comprendre et traiter la maladie quelle qu'elle soit. »

Malgré ses douleurs, malgré ses déceptions, Van Mosuenck avait le courage de s'évader de la vie de la terre, comme le juste.

Nous admirons l'homme courageux, celui qui, fier de sa force, sous l'élan sportif, ose braver la mort. L'action du médecin jette moins d'éclat, mais elle est prolongée et profonde ; sa destinée aussi est de lutter contre la mort... et de la vaincre.

Praticien d'une science à rayonnement restreint, Van Mosuenck sut en assurer l'épanouissement sur tout le domaine de la médecine.

Sa vie est un symbole pour toute la profession médicale.

A ce titre, Auguste Van Mosuenck comptera parmi les grands maîtres de la Faculté de Médecine et de notre Université.

Dieu gardera son âme !
